



**HAL**  
open science

## Les Grecs sans Byzance

Christian Förstel

► **To cite this version:**

Christian Förstel. Les Grecs sans Byzance. Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed, Irène Rosier. Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante, Fayard, pp.223-233, 2009. hal-00907271

**HAL Id: hal-00907271**

**<https://bnf.hal.science/hal-00907271>**

Submitted on 21 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Christian Förstel**

## **Les Grecs sans Byzance**

[paru dans : *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, éd. P. Büttgen, A. de Libera, M. Rashed, I. Rosier-Catach, Paris 2009, pp. 223-233.]

L'opposition entre Renaissance et Moyen Age est un lieu commun de l'historiographie qui remonte en dernière analyse à l'époque humaniste elle-même et ce lieu commun semble trouver sa confirmation la plus éclatante dans la réception de la langue et de la littérature grecque en Occident à l'époque médiévale et moderne. Pour les humanistes italiens de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la création d'un enseignement systématique du grec à Florence à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle marque en effet le début d'une ère nouvelle. Après sept cents ans durant lesquels le grec était ignoré, Manuel Chrysoloras, l'auteur de cet enseignement pionnier a rapporté les lettres grecques en Occident: c'est ainsi qu'est présenté l'événement par l'un de ses protagonistes, Leonardo Bruni, élève de Chrysoloras à Florence entre 1397 et 1400 et futur chancelier de Florence<sup>1</sup>. Avec des variantes mineures, le jugement de Bruni est repris par les humanistes durant tout le XV<sup>e</sup> siècle et même bien au-delà<sup>2</sup> et il reste présent, à l'état de trace, dans l'historiographie contemporaine.

Cette relative unanimité ne va toutefois pas sans un certain nombre d'ambiguïtés et de silences qui révèlent à leur tour de profondes divergences dans l'appréciation d'un événement dont tout le monde s'accorde à relever l'importance. Comme tout transfert, la "translatio" inaugurée par l'enseignement de Florence implique la présence et le rôle actif d'un médiateur qui est dépositaire du savoir et qui le transmet. Ce rôle revient incontestablement à Manuel Chrysoloras, grand lettré de Constantinople, proche de l'empereur Manuel II Paléologue. Or, paradoxalement, l'historiographie humaniste réserve au personnage de Chrysoloras un sort pour le moins inégal. Cette réception ambivalente de l'apport byzantin à la Renaissance italienne, puis européenne, montre à son tour à quel point la vision d'une Europe chrétienne unie dans son attachement à la culture grecque, telle qu'elle est défendue par S. Gouguenheim, est une vue de l'esprit très largement dictée par des postulats idéologiques.

Ce qui frappe au premier abord, c'est toutefois le caractère extrêmement enthousiaste de la réaction humaniste devant l'arrivée du savant grec. Bruni salue en Chrysoloras "l'homme noble de par sa famille, et très expert en lettres grecques" dont l'arrivée à Florence l'incite à

---

<sup>1</sup> Leonardo Bruni, *Rerum suo tempore gestarum Commentarius*, a cura di Carmine di Piero [Rerum Italicarum Scriptores, 19.3], Bologne 1926, p. 431.

<sup>2</sup> On trouvera la plupart des témoignages dans l'ouvrage toujours indispensable de G. Cammelli, *Manuele Crisolora* [I dotti bizantini e le origini dell'Umanesimo, 1], Florence 1941. Pour des études plus récentes, v. *Manuele Crisolora e il ritorno del greco in Occidente. Atti del Convegno Internazionale (Napoli, 26-29 giugno 1997)*, a cura di R. Maisano e A. Rollo, Naples 2002, et plus particulièrement l'article de A. Rollo, « Problemi e prospettive della ricerca su Manuele Crisolora », pp. 31-85.

délaisser ses études de droit pour se consacrer entièrement à l'apprentissage du grec<sup>3</sup>. Guarino de Vérone qui est l'un des rares humanistes à se rendre à Constantinople pour apprendre le grec dans les années 1403-1408 voit en Chrysoloras un cadeau du ciel: "Dieu nous a envoyé Manuel Chrysoloras. [...] On dirait que cet homme est l'envoyé du ciel sur terre"<sup>4</sup>. Quelques années plus tard, c'est un qualificatif similaire dans une version profane empruntée à l'Iliade (2.565, 3.310, 4.412 etc.) qui caractérise Chrysoloras: "mortel égal aux dieux (ἰσόθεος φώς)"<sup>5</sup>. Bien plus tard encore, Pier Candido Decembrio, dont le père Uberto a étroitement collaboré avec Chrysoloras à Pavie ou Milan, évoque ainsi le souvenir de la présence du savant dans la maison paternelle: "cet homme possédait une telle aspiration à la vertu et un tel zèle pour les lettres que j'estimais voir non pas un homme, mais un ange"<sup>6</sup>. Ces éloges dithyrambiques sont purement rhétoriques, objectera-t-on. L'hyperbole fait, il est vrai, partie intégrante du genre de l'*enkômion*, mais elle n'en demeure pas moins significative: faire de Chrysoloras un personnage quasi-divin permet de passer plus facilement sous silence la civilisation terrestre dont il est issu. Si l'on ne peut entièrement taire l'origine constantinopolitaine de Chrysoloras, celle-ci est toutefois souvent contrebalancée par une précision qui permet immédiatement d'en atténuer la portée: encore visible au XIX<sup>e</sup> siècle à Constance, mais également transmise par voie littéraire, l'épithète de Chrysoloras<sup>7</sup> évoque ainsi le souvenir du "chevalier de Constantinople, issu d'une vieille famille (*gens*) de Romains qui ont émigré avec l'empereur Constantin". Une épigramme transmise avec l'épithète et attribuée à Enea Silvio Piccolomini place une affirmation similaire dans la bouche même de Chrysoloras: « Rome a donné naissance à mes ancêtres »<sup>8</sup>. N'est-ce pas en définitive la lointaine et légendaire attache romaine de la famille Chrysoloras qui à elle seule justifie l'extraordinaire vertu et sagesse du personnage? La légende de l'origine romaine des Chrysoloras a l'avantage d'escamoter partiellement la provenance réelle du savant qui est en réalité un représentant de premier plan de la civilisation byzantine.

L'insistance sur les origines occidentales de Chrysoloras est révélatrice de la gêne des humanistes italiens face au monde byzantin. Une telle réserve s'explique sans doute en partie pour des raisons historiques bien connues: la séparation ancienne des églises orientale et romaine dont le schisme de 1054 n'est qu'un aboutissement et les rivalités politiques et militaires opposant l'empire byzantin et les puissances occidentales présentes dans la Méditerranée orientale ont contribué à creuser le fossé qui sépare les Grecs et les Latins durant tout le Moyen Age. Chez l'écrivain que les humanistes florentins du début du XV<sup>e</sup> siècle vénèrent comme leur père spirituel, chez Pétrarque, ce ressentiment prend toutefois une forme plus explicite. Outre la dénonciation presque obligée des erreurs de l'église grecque et la répétition de formules stéréotypées sur la "légèreté", "la grandiloquence" des Grecs qui sont tirées de la littérature latine classique, les oeuvres de Pétrarque contiennent également une

<sup>3</sup> V. n. 1 plus haut.

<sup>4</sup> Cammelli, *op. cit.*, p. 136 : R. Sabbadini, *Epistolario di Guarino Veronese*, II, Venise 1916, pp. 582-583.

<sup>5</sup> Cammelli, *op. cit.*, p. 170 n. 1: R. Sabbadini, *Epistolario di Guarino Veronese*, I, Venise 1915, pp. 73-74.

<sup>6</sup> Cammelli, p. 126 n. 4.

<sup>7</sup> Cammelli, p. 166.

<sup>8</sup> E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, I, Paris 1885, p. XXVIII.

charge véhémement contre ses contemporains byzantins. Celle-ci figure dans une lettre adressée au doge et au conseil de la ville de Gênes qui remonte très probablement à 1352:

"Quant à ces petits Grecs (*Graeculis*) perfides et sans énergie et incapables de rien entreprendre de grand par eux-mêmes, non seulement je ne m'afflige pas à leur sujet mais je me réjouis et désire que leur empire infâme, le siège de l'erreur, soit renversé par vos mains, si par hasard le Christ vous a choisis pour tirer vengeance de leurs forfaits et vous a confié cette vengeance que le monde catholique a malheureusement différée jusqu'ici.<sup>9</sup> "

Le contexte historique d'une alliance ponctuelle entre Byzantins et Vénitiens opposés aux Génois dans les environs même de Constantinople peut en partie expliquer la violence du ton; il n'en demeure pas moins que Pétrarque éprouve pour les Byzantins un mépris qui ne se fonde pas exclusivement sur des motifs religieux. Ce mépris contraste avec son désir d'apprendre le grec: dans une page célèbre de sa correspondance, Pétrarque déplore que les deux manuscrits grecs d'Homère et de Platon qu'il possède restent pour lui muets puisqu'il ne peut les lire<sup>10</sup>. Ses tentatives d'apprendre la langue avec Leonzio Pilato – un grec dont Pétrarque nous dit qu'il est calabrais tout en voulant faire croire qu'il est thessalien<sup>11</sup> –, ne sont pas couronnées de succès, mais Leonzio rédige néanmoins sous l'égide de Boccace à Florence une traduction latine de l'Iliade et de l'Odyssée. Dans une lettre adressée de Venise à Boccace en 1365, Pétrarque rapporte sa dernière rencontre avec Léonce: ce dernier a, malgré l'insistance de Pétrarque, fini par quitter l'Italie pour se rendre à Constantinople.

"Il est donc parti vers la fin de l'été après s'être maintes fois livré devant moi à de violentes attaques contre l'Italie et le nom latin. A peine était-il arrivé [...] que, contre toute attente, une lettre de lui me parvint, plus hirsute et plus longue que sa barbe et ses cheveux, dans laquelle [...] il loue et chérit l'Italie comme une terre céleste – alors qu'à l'instant il la maudissait –, il hait la Grèce qu'il aimait, il exècre Byzance (*Byzantion*) qu'il louait!<sup>12</sup>"

Le portrait que dresse Pétrarque de celui qui aurait pu lui apprendre la langue grecque est, on le voit, peu flatteur. Pour partie, ses remarques ne sont toutefois qu'une reprise de stéréotypes anti-grecs traditionnels: la dénonciation de l'inconstance de Léonce reprend ainsi le *topos* antique de la légèreté des Grecs et la moquerie du système pileux du Calabrais rejoint un thème courant de la polémique entre Latins et Grecs depuis au moins le IX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Plus significative est sans doute la critique de la lettre que Léonce adresse à Pétrarque depuis Constantinople – une lettre très certainement écrite en latin. Elle rejoint les jugements plutôt négatifs que portent Pétrarque et, à sa suite, les humanistes de la fin du XIV<sup>e</sup> et de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle sur la traduction des poèmes homériques par Léonce. Si on concède à Léonce une certaine compétence en grec – Boccace le qualifie même de "très savant pour ce qui est des lettres grecques"<sup>14</sup> –, sa maîtrise du latin est en revanche jugée sévèrement: à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le chancelier de Florence, Coluccio Salutati, évoque cette traduction

<sup>9</sup> Pétrarque, *Familiarium rerum libri*, XIV 5. 12, v. Pétrarque, *Lettres familières*, IV, Livres XII-XV, Paris 2004, p. 462 (traduction d'A. Longpré).

<sup>10</sup> *Rerum familiarium libri*, XVIII 2. 10-11.

<sup>11</sup> v. note suivante.

<sup>12</sup> *Rerum senilium libri*, III 6, v. Pétrarque, *Lettres de la vieillesse*, I, Livres I-III, Paris 2002, pp. 255-257 (traduction F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny).

<sup>13</sup> M.-F. Auzépy, « Prolégomènes à une histoire du poil », *Mélanges Gilbert Dagron* [Travaux et Mémoires, 14], Paris 2002, p. 9.

<sup>14</sup> Boccace, *Genealogie deorum gentilium libri*, XV 6, v. Giovanni Boccaccio, *Genealogie deorum gentilium libri*, ed. V. Romano, Bari 1951, p. 762.

"horrible et inculte"<sup>15</sup> de l'Iliade et encourage Antonio Loschi à en rédiger une nouvelle version en vers.

Qu'il soit réellement calabrais, comme l'affirment Pétrarque et la plupart des historiens modernes, ou plutôt d'origine thessalienne, comme on a essayé de le démontrer récemment sur la foi des indications de Boccace<sup>16</sup>, Léonce Pilate demeure le représentant d'un milieu lettré provincial. Les choses changent une génération plus tard: en 1397, c'est à un membre du cercle le plus proche de l'empereur de Constantinople que la république de Florence fait appel, par l'intermédiaire de son chancelier, pour enseigner le grec. Or c'est autour de l'empereur, au sommet de la société byzantine, que gravite l'élite intellectuelle de Byzance à un moment où l'empire se réduit pratiquement à la capitale et ses faubourgs ainsi qu'au Péloponnèse. Cette différence de niveau culturel n'explique toutefois pas à elle seule l'accueil enthousiaste qui dans un premier temps est réservé à Chrysoloras. L'autre facteur non moins déterminant dans le succès de l'enseignement pionnier qui débute en 1397, même s'il est presque totalement passé sous silence par les historiens<sup>17</sup>, c'est la dimension politique de cet enseignement.

Le magistère de Chrysoloras s'exerce successivement à Florence (1397-1399), à Pavie ou à Milan (1400-1402) et à Rome (1411-1413). Dispensé sous une forme officielle comme à Florence ou de façon plus irrégulière comme cela a été le cas en Lombardie et à Rome, cet enseignement touche donc trois états parmi les plus puissants de la péninsule: la république florentine, le duché de Milan et l'état pontifical. Entrecoupé de nombreuses missions pour le compte de l'empereur Manuel II qui le conduisent notamment en France et en Angleterre, l'enseignement de Chrysoloras est en réalité indissociable de son activité diplomatique. Les missions diplomatiques tout comme l'enseignement dispensé aux humanistes ont un seul et même but: sortir l'empire byzantin de son isolement et en assurer la survie à travers un rapprochement avec les puissances occidentales. Lorsqu'il se rend à Paris en 1408, Chrysoloras dépose au monastère royal de Saint-Denis un manuscrit grec du *corpus* dionysien datant de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle dans lequel ont été insérés les portraits de la famille impériale<sup>18</sup>: la note autographe de Chrysoloras à la fin du manuscrit indique qu'il s'agit d'un don de l'empereur Manuel II que son ambassadeur transmet de Constantinople en souvenir de la visite antérieure de l'empereur<sup>19</sup>. Seule trace conservée du séjour de Chrysoloras à Paris, le don du manuscrit du Pseudo-Denys vise évidemment à rappeler au roi de France les liens ancestraux qu'à travers la figure légendaire de Denys, élève de saint Paul, premier évêque d'Athènes, puis de Paris, la royauté française entretient avec la culture grecque chrétienne.

---

<sup>15</sup> F. Novati, *Epistolario di Coluccio Salutati*, II, Rome 1893, p. 354.

<sup>16</sup> A. Rollo, *Leonio lettore dell'Ecuba nella Firenze di Boccaccio* [Quaderni petrarcheschi, XII-XIII; Petrarca e il mondo greco, II], Florence 2007, pp. 7-21.

<sup>17</sup> V. toutefois I. Thomson, « Manuel Chrysoloras and the Early Italian Humanists », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 7, 1966, pp. 63-82.

<sup>18</sup> V. J. Irigoien, « Les manuscrits grecs de Denys l'Aréopagite en Occident, les empereurs byzantins et l'abbaye royale de Saint-Denis en France », *Denys l'Aréopagite et sa postérité en Orient et en Occident. Actes du Colloque International, Paris, 21-24 septembre 1994*, ed. Y de Andia, Paris 1997, pp. 19-29.

<sup>19</sup> P. Eleuteri, P. Canart, *Scrittura greca nell'Umanesimo italiano*, Milan 1991, p. 31.

L'action culturelle et diplomatique de l'empereur de Constantinople et de son ambassadeur auprès des états occidentaux est d'autant plus consciente et réfléchie qu'elle est contraire aux tendances profondes de la société byzantine. S'il y a un réel ressentiment anti-byzantin en Occident, la réciproque est encore plus vraie à Byzance: outre les désaccords ancestraux sur des points centraux du dogme chrétien, c'est surtout la quatrième croisade et la prise et le sac de Constantinople par les armées croisées en 1204 qui ont durablement imprégné l'imaginaire grec. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'aversion contre le monde latin est si forte à Constantinople que l'union avec l'église romaine promue par Michel VIII Paléologue vaut finalement à l'empereur qui avait pourtant reconquis Constantinople sur les Latins en 1261 une *damnatio memoriae* définitive et durable. Au XV<sup>e</sup> siècle le souvenir de 1204 reste vivace même parmi les partisans d'un rapprochement avec Rome: le chroniqueur grec Syropoulos rapporte ainsi que la délégation grecque conduite par le patriarche de Constantinople, en visitant la basilique de Saint-Marc sur le chemin qui la conduit vers le concile de Ferrare-Florence (1438), est frappée par la richesse du trésor qui précise-t-il a été pris à Constantinople "lorsque la Ville, hélas, fut prise par les Latins". Sur la Pala d'Oro, les visiteurs reconnaissent immédiatement les "inscriptions et les images des souverains Comnènes" et concluent qu'elles proviennent du monastère du Pantocrator à Constantinople<sup>20</sup>.

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, le rapprochement avec les états chrétiens d'Occident que recherche l'empereur byzantin dans sa quête désespérée d'alliances passe par une mise en sourdine du ressentiment ancestral qui oppose Grecs et Latins. Enseigner la littérature et la culture grecques à l'élite intellectuelle des états italiens était l'un des moyens pour parvenir à surmonter la méfiance généralisée à l'égard de Byzance. Dans sa "Comparaison entre l'ancienne et la nouvelle Rome", un traité écrit en grec adressé sous forme de lettre à l'empereur Manuel II<sup>21</sup>, mais destiné très certainement tout autant à son auditoire humaniste italien, Manuel Chrysoloras évoque en termes éloquents les splendeurs de l'ancienne Rome dont il voit lui-même les ruines et dont il souligne qu'elles ont été célébrées aussi bien par les écrivains grecs que par les écrivains latins<sup>22</sup>. Même si la nouvelle Rome fondée par Constantin l'emporte sur l'ancienne, Chrysoloras se sent à Rome comme dans sa patrie<sup>23</sup>. Rappeler ainsi les liens filiaux entre Rome et Constantinople au début du XV<sup>e</sup> siècle n'est évidemment pas innocent. Pour revenir à l'état glorieux de la Rome antique, dont il ne reste que des ruines, c'est aussi et surtout la nouvelle Rome qu'il convient de sauver.

Si les visées politiques de l'empereur de Constantinople n'ont pas eu, en définitive, le succès escompté, l'enseignement dispensé par Chrysoloras a bel et bien fondé une tradition durable en Occident. Cette tradition n'est toutefois pas aussi continue et calme qu'il n'y paraît. Derrière l'apparente unanimité de l'éloge du grec on décèle dès les premières décennies du

---

<sup>20</sup> V. Laurent, *Les Mémoires du grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le Concile de Florence*, Paris 1971, pp. 223-224.

<sup>21</sup> Texte grec dans *Patrologiae ... series graeca*, ed. J.-P. Migne, CLVI, col. 24-53, traduction italienne dans E.V. Maltese, G. Cortassa, *Roma parte del cielo. Confronto tra l'Antica e la Nuova Roma di Manuele Crisolora*, Turin 2000, pp. 59-98. Pour l'identification du destinataire du traité, v. A. Rollo, « Sul destinatario della Σύγκρισις τῆς παλαιᾶς καὶ τῆς νέας Ῥώμης di Manuele Crisolora », *Vetustatis indagator. Scritti offerti a Filippo Di Benedetto*, a cura di V. Fera e A. Guida, Messine 1999, pp. 61-80.

<sup>22</sup> *Patrologiae...*, col. 24, B 2-7 et 25, B 11-13.

<sup>23</sup> *Patrologiae...*, col. 53, B 4-5.

XV<sup>e</sup> siècle des lignes de fracture qui traversent le mouvement humaniste lui-même. En 1416 ou 1415, le cardinal français Guillaume Fillastre envoie ainsi de Constance, où il séjourne durant le concile, un manuscrit de la traduction du Phédon de Platon par Leonardo Bruni à la bibliothèque du chapitre de Reims dont il a été le doyen. La traduction de Bruni est précédée, dans le manuscrit, d'une lettre de Fillastre aux chanoines, dans laquelle le cardinal expose en termes généraux l'intérêt du texte platonicien pour des lecteurs chrétiens. Un paragraphe toutefois est consacré plus précisément à la traduction elle-même : Fillastre s'y étonne du recours fréquent par Bruni au vocable *animus* pour rendre le mot grec *psychè* (« âme »)<sup>24</sup>. Ignorant lui-même le grec, Fillastre rapporte qu'il a demandé conseil à « un grec très expert dans les deux langues, Emmanuel », — en qui il faut reconnaître Manuel Chrysoloras —, qui lui indique que les grecs ont bien un mot pour *animus* et un autre pour *anima* et que le sous-titre du Phédon doit bien être rendu par « De anima » de même que l'on parle du *De anima* d'Aristote. Dans sa traduction, Bruni traduit en effet constamment *psychè* par *animus* et s'aligne ainsi, comme Fillastre le remarque lui-même dans une note marginale de son manuscrit, sur l'usage cicéronien. En revanche, dans sa préface au pape qui figure également dans le manuscrit, Bruni a, pour évoquer l'âme, recours alternativement à *anima* et à *animus*, le premier étant alors réservé à l'âme dans un contexte chrétien, le second ne désignant que l'âme de la doctrine platonicienne. En procédant ainsi, Bruni introduit une subtile ligne de démarcation entre la doctrine chrétienne et la philosophie platonicienne et c'est cette séparation, si ténue soit-elle, qui suscite la critique de Guillaume Fillastre et celle de Manuel Chrysoloras. Pour Chrysoloras comme pour Fillastre, il y a bien continuité absolue entre la philosophie platonicienne de l'immortalité de l'âme et la doctrine chrétienne, puisque la première remonte en dernière analyse à Moïse lui-même, et la distinction entre un lexique classique et profane inspiré de Cicéron et un lexique « chrétien » n'est par conséquent pas justifié.

La conception du langage est au cœur d'un autre différend majeur qui un peu avant le milieu du XV<sup>e</sup> siècle oppose Leonardo Bruni à Guarino de Vérone et Francesco Filelfo : la « questione della lingua ». Pour Bruni, la langue toscane consacrée par les œuvres des « trois couronnes », Dante, Pétrarque et Boccace, est une langue à part entière au même titre que le latin et cette coexistence entre une langue savante et la langue vernaculaire, la « vulgar lingua », peut se prévaloir du précédent romain classique où coexistaient également une langue littéraire (*litteratorum sermo*) et une langue « vulgaire » (*vulgi sermo*). Le supposé bilinguisme de l'antiquité romaine défendu par Bruni à la suite de remarques similaires de Dante suscite l'approbation de plusieurs humanistes du cercle de Guarino de Vérone avant que Guarino lui-même ne rejette vivement la théorie de Bruni dans une lettre adressée à son protecteur Leonello d'Este (1449)<sup>25</sup>. Dans la critique de Guarino, le grec occupe une place

<sup>24</sup> C. Förstel, « Guillaume Fillastre et Manuel Chrysoloras: le premier humanisme français face au grec », *Humanisme et culture géographique à l'époque du Concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre*. Actes du colloque de Reims, 18 et 19 novembre 1999, éd. Didier Marcotte [Terrarum orbis, 3], Brepols, 2002, pp. 63-76. Le prologue de Fillastre est édité par J. Hankins, *Plato in the Italian Renaissance*, Leyde-New York 1990, II, pp. 496-497.

<sup>25</sup> V. A. Mazzocco, *Linguistic Theories in Dante and the Humanists. Studies of Language and Intellectual History in Late Medieval and Early Renaissance Italy*, Leyde-New York-Cologne, 1993, pp. 30-68 et 189-208. La lettre de Guarino est éditée par M. Tavoni, *Latino, grammatica, volgare : storia di una questione umanistica*, Padoue 1984, pp. 228-238.

importante : pour réfuter Bruni, Guarino de Vérone relate sa propre expérience d'étudiant lorsque, quelques décennies plus tôt, il a séjourné auprès de Manuel Chrysoloras à Constantinople. A Constantinople, le jeune Guarino est frappé par la pureté de la langue que parlent les femmes et les enfants : cette langue est celle que parlaient Démosthène, Isocrate, Xénophon ou Platon. Elle doit sa pureté antique au fait que les femmes, les enfants et même les paysans sont moins exposés aux changements qu'implique le contact avec la multitude. En d'autres termes, la langue populaire, le grec « vulgaire » n'est qu'une altération de la langue classique dans son état pur et il n'y a pas plus de bilinguisme au sens où l'entend Bruni dans la Constantinople du XV<sup>e</sup> siècle qu'il n'y en a eu dans la Rome classique. La conception de la langue défendue par Guarino est conforme à la vision résolument synchronique qu'avaient les Byzantins de la langue grecque et elle n'aurait sans doute pas été reniée par les tenants de la *katharévoussa* dans la querelle linguistique qui a agité la Grèce moderne au milieu du siècle dernier. Nul doute que la théorie exposée par Guarino dérive directement de l'enseignement de Manuel Chrysoloras.

La critique de la traduction du *Phédon* que nous rapporte Guillaume Fillastre ainsi que l'intervention de Guarino dans la *questione della lingua* sont révélateurs de désaccords idéologiques profonds qui opposent le savant byzantin d'une part et une partie importante du mouvement humaniste italien de l'autre. Près d'un siècle après la mort de Chrysoloras, en 1509, l'humaniste Pontico Virunio publie à Ferrare une nouvelle édition de la grammaire grecque de Chrysoloras dans la version abrégée de Guarino de Vérone et son commentaire, qui suit la grammaire proprement dite, relate les circonstances dans lesquelles la grammaire a vu le jour<sup>26</sup>. Ce récit passablement fantaisiste peut être résumé ainsi : philosophe illustre et conseiller de l'empereur à Byzance, Manuel Chrysoloras est venu en Italie comme réfugié après la prise de la Ville par les Turcs en 1453. Avec l'aide de Guarino à qui il avait enseigné à Constantinople il s'est rendu à Florence où il a enseigné les lettres grecques. L'anachronisme de cette relation est évident – en réalité, Chrysoloras est venu en Italie comme envoyé de l'empereur de Byzance et il est décédé en 1415, bien avant la chute de Constantinople –, mais cet anachronisme ne doit rien au hasard : pour Pontico Virunio, Chrysoloras est un réfugié (*profugus*) que les humanistes, Guarino en tête, ont bien voulu accueillir. Dans la suite de son commentaire, Pontico s'évertue à expliquer la principale innovation que contient la grammaire de Chrysoloras par rapport à la tradition alexandrine et byzantine, à savoir la réduction du nombre de déclinaisons, comme un résultat de l'influence de Guarino de Vérone, alors que la grammaire a été rédigée bien avant que Guarino ne devienne l'élève de Chrysoloras.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à un moment où l'enseignement du grec s'est généralisé dans les grands centres italiens, le rôle pionnier de Manuel Chrysoloras est radicalement minoré : le savant byzantin n'est plus qu'un émigré parmi beaucoup d'autres qui a trouvé refuge en Italie grâce au soutien des humanistes. Salué comme un homme providentiel par ses élèves immédiats, Manuel Chrysoloras n'est plus qu'un souvenir encombrant un siècle plus tard. Ce

---

<sup>26</sup> C. Förstel, « Pontico Virunio, Guarino e la grammatica greca del Crisolora », *Bellunesi e Feltrini tra Umanesimo e Rinascimento : filologia, erudizione e biblioteche*. Atti del Convegno di Belluno, 4 aprile 2003, a cura di P. Pellegrini, Padoue 2008, pp. 11-23.



renversement historiographique est indissociable du sort que réservent les humanistes à l'empire romain d'Orient: la Renaissance de l'antiquité dont les humanistes se font les propagandistes s'accomode mal d'une dette envers la civilisation grecque médiévale qui par sa seule existence pouvait être perçue comme une négation de la conception humaniste de l'histoire.